

Laponce, Jean A. (1984) *Langue et territoire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 265 p.

Claude Raffestin

Volume 29, Number 77, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021736ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021736ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Raffestin, C. (1985). Review of [Laponce, Jean A. (1984) *Langue et territoire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 265 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 338–339. <https://doi.org/10.7202/021736ar>

projets sociaux qui, bons ou mauvais, plus ou moins démocratiques, prétendent résoudre des problèmes réels en intervenant sur des logiques sociales effectives? Que le projet soit vaste, généreux ou radical ne le déverse pas pour autant dans la charrette des ennemis du réel. Si l'auteur s'est arrêté en chemin, c'est peut-être — voici le troisième livre — parce qu'il lui fallait embaucher parmi les utopistes les aménageurs québécois des années 1960-70. Avec une ironie savoureuse et impitoyable, le « Récit d'un voyage en Ubécoisie » s'en prend à tous ces adorateurs de la carte, ces docteurs Knock des « régions anémiées » et autres « Anges » de la technocratie. On comprend alors que la dénonciation du culte d'un État d'autant plus assuré qu'il est en partie porté par l'aspiration à la souveraineté des Québécois justifie cette dérogation à l'équilibre Éden/Utopie des premiers chapitres. On perçoit donc une *dérive* idéologique glissant vers la méfiance vis-à-vis de tout dessin/dessein, voire le refus de tout projet collectif : « Chacun a bien droit de rêver à sa cité idéale, pourvu qu'elle demeure toujours la sienne et qu'il soit le seul à l'habiter » (p. 97). Et, en arrière-plan, on rencontre un certain pessimisme, confirmé par la dernière phrase de l'ouvrage : « Mais de quel droit peut-on enlever à l'homme le loisir de se vautrer et de s'abîmer dans l'histoire, si le mal et la saleté sont les conditions mêmes de son être ? » (p. 222).

Il y a toutefois un quatrième livre qui dément ce schématisme. Pour analyser les représentations spatiales au XIX<sup>e</sup> siècle, Luc Bureau est amené à étudier deux romans populaires : *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon et *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé. Il constate alors qu'ils vont à l'encontre de l'image étroite du Québécois à l'univers étriqué et à l'horizon bas. Le « roman de la terre » devient « roman de la Terre » (p. 177), le thème de l'identité territoriale se trouve « déterritorialisé » (p. 187) ; car, sans doute inconsciemment, les auteurs ont fait entrer dans leur histoire un peu de ces contradictions, de cette « dialectique », dit Luc Bureau (p. 174), entre les représentations, aussi dominantes soient-elles, et les autres pratiques sociales. Lorsque les mythes se frottent au réel, on sort de la généalogie pour entrer dans l'histoire.

Il y a donc plusieurs livres dans ce livre. Outre le thème lancé par le titre, quelque chose fait pourtant son unité : son style. Il est vrai qu'on a parfois le sentiment que des pages ont été écrites trop vite ou relues avec approximation. Mais au-delà de ces reproches mineurs, ce qui frappe, c'est l'extrême importance de l'*image* dans la structure même du discours. L'auteur aime, selon son expression, « métaphoriser comme un petit fou » ; il ne s'en prive pas, pas plus qu'il n'hésite à parcourir des niveaux de langue inhabituels dans les textes savants. Il ne s'agit pas d'un supplément d'âme : les mythes fonctionnent comme de vastes figures du discours nourries de matériaux très simples. En allant au bout de l'image, on peut aller au fond du mythe, d'un même mouvement l'explorer et montrer jusqu'où va sa logique, le critiquer. Luc Bureau donne ainsi une aimable leçon à ceux des géographes qui, depuis l'enthousiasme de Jules Sion pour le lyrisme vidalien, en étaient venus à prendre la rédaction de Certificat d'Études pour le parangon de l'exposition scientifique. Sur ce terrain aussi il y a à innover, et ce n'est sans doute pas un hasard si l'exemple vient du Québec.

Jacques Lévy  
Espaces Temps,  
CNRS/Paris-X

LAPONCE, Jean A. (1984) *Langues et territoire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 265 p.

La langue et le territoire constituent deux médiateurs fondamentaux pour les sociétés humaines et les rapprocher, les analyser dans un même mouvement comme le fait Jean Laponce me paraît d'une extrême importance pour les sciences humaines. C'est d'autant plus important que l'auteur, comme il le dit lui-même, a tenté de situer son livre « à la croisée de la psychologie, de la biologie, de la socio-linguistique, de la géographie et de la science politique ». Cette démarche multidisciplinaire, absolument nécessaire à un moment où l'hyper-spécialisation dresse des murailles à l'abri desquelles les disciplines ont une fâcheuse tendance à s'étioler,

n'attirera pas que des comptes rendus amènes de la part de la « critique parisienne », si prompt à jeter l'anathème sur ce qu'elle comprend parfois mal.

Personnellement, je salue le courage et l'humilité de Jean Laponce, qui nous donne là un très beau livre qui sera d'une grande utilité pour les géographes et les politologues entre autres. Laponce est courageux car il aborde des problèmes d'une grande complexité et il est humble car il présente l'état de la question en s'aidant d'une remarquable documentation, riche et précise.

La discussion du trilinguisme, par exemple, est remarquable dans l'exacte mesure où elle met en évidence les gains et les coûts. Si le bilinguisme est certainement un aide à la conceptualisation, il est en revanche vraisemblablement un obstacle à la créativité linguistique. Les nombreux exemples sur le bilinguisme scolaire sont également très éclairants. On retrouve, là encore, l'humilité de Laponce qui présente mais ne tranche pas, qui indique des pistes et stimule l'imagination scientifique.

En matière d'identité, j'aime cette distinction que fait Laponce entre langue instrument, langue drapeau et langue de boutonnière : « si l'intellectuel d'Aix-en-Provence fait la dépense d'acquisition de la langue de ses ancêtres (...) ce n'est pas qu'il lui soit impossible de communiquer avec ses grands-parents... c'est plutôt que le provençal lui donne un moyen d'exclure le parisien, le touriste, l'étranger ».

Laponce n'a pas hésité à se risquer à mesurer la « hiérarchie » des langues à travers quatre grands facteurs : démographique, scientifique, économique et militaire. Ce n'est peut-être pas la partie la plus convaincante de son livre mais je crois qu'il fallait le faire ; il fallait ouvrir cette brèche pour permettre à d'autres d'apporter des solutions sinon meilleures, mais du moins plus fines.

Son envoi de topologie théorique construit sur les notions d'État central, de minorité linguistique et de centre vital de cette minorité lui a permis de mettre en évidence des modèles heuristiques fort stimulants et lui a fourni les linéaments d'une classification des différentes situations réelles. En plus, il donne aux géographes une intéressante démonstration de ce qu'on peut faire avec des modèles graphiques simples mais efficaces.

L'évocation des rapports entre langue et droits de l'homme et celle des solutions personnelles et/ou territoriales des problèmes des États multilingues nous apprennent beaucoup de choses et surtout montrent la complexité des rapports entre langue et territoire.

La langue est un moyen de collaboration et une cause de conflit comme le rappelle d'une manière tout à fait opportune Laponce. C'est pour l'avoir oublié ou gommé de nos analyses que nous ne voyons pas toujours se profiler certains problèmes. Que l'on partage ou non la conclusion de Laponce, je crois qu'il convient de la méditer : « il (l'État) fut d'abord, le plus souvent, un instrument de domination linguistique. L'État sans classe de Marx a caché, sous le voile de l'impossible, l'action d'un État qui satisfaisait à sa glottophagie naturelle ».

En effet, l'État moderne s'accommode mal du multilinguisme et c'est pourquoi tous ceux qui appartiennent à une minorité linguistique trouveront dans le livre de Laponce des idées... à prolonger.

Claude RAFFESTIN  
Département de géographie  
Université de Genève

PELLEGRINI, Giacomo Corna et BRUSA, Carlo (eds) (1980) *Italian Geography 1960-1980*. Varese, Ask Edizioni, 312p.

L'un des plus graves problèmes affectant la géographie contemporaine comme discipline universitaire et comme science réside dans le blocage linguistique et dans le compartimentage